



© Man Ray 2015 Trust / ADAGP Paris 2020

MAN RAY
marcel duchamp, 1930



© Didier Marcel. Courtesy Didier Marcel et galerie Michel Rein, Paris/Bruxelles

DIDIER MARCEL
les cervidés, 2010

regards hors champ et paysages ...

dans la collection *agnès b.*

24 SEPTEMBRE ²⁰/₂₀ → 10 JUILLET ²⁰/₂₁

“Une collection libre et puissante comme un nuage qui se moque des frontières et des canons esthétiques, une collection qui heureusement n'est ni parfaite ni complète mais que nous aimons.”

Jean de Loisy





REGARDS HORS-CHAMP ET PAYSAGES

dans la collection agnès b.

du 24 septembre 2020 au 10 juillet 2021

agnès b. présente la deuxième saison de sa collection à La Fab., « Regards Hors-Champ et Paysages »

À la suite de l'exposition inaugurale « La hardiesse » dans la collection agnès b., agnès expose certains des « Regards hors-champ et paysages » qui constituent sa collection. Au travers d'associations inédites, agnès fait naître de nouvelles correspondances entre les œuvres, à la manière d'un grand collage empreint de liberté.

« Le regard hors-champ est souvent présent dans les œuvres qui m'ont émue, impressionnée, bouleversée...J'adore cette idée de la liberté du sujet qui a le droit de regarder où il veut... et cette marque de respect de l'artiste pour son sujet.

C'est le contraire des personnages de la publicité qui nous fixent intensément sans d'autre objet que

celui de nous séduire, malgré nous. Il est vrai que La Joconde, elle, nous regarde... et c'est cela que les gens aiment aussi, sa présence...

Mais au Louvre, c'est par le mystère du portrait d'un jeune homme qui regarde au loin, L'Homme au gant de Titien, que j'ai été captivée à l'âge de onze ans ! Tombée amoureuse de lui, je retournai le voir plusieurs fois durant mon adolescence car, parfois, il me manquait. Je pense que c'est parce qu'il ne me regardait pas que je l'aimais tant. Car le hors-champ ouvre la possibilité d'un ailleurs. » agnès

Invité à écrire un texte sur l'exposition, Jean de Loisy confie :

« La collection agnès b. est libre et puissante comme un nuage qui se moque des frontières et des canons esthétiques, une collection qui heureusement n'est ni parfaite ni complète mais que nous aimons.»

artistes

Rita Ackermann
Anonyme
Dieter
Diane Arbus
Gaston Bachelard
Roger Ballen
Martine Barrat
Robert Barry
Jean-Michel Basquiat
Olivia Bee
Madeleine Berkhemer
Jean-Pierre Bertrand
Richard Billingham
Jean-Charles Blais
Samuel Bollendorff
Primitif Bono
Léonard Bourgois-Beaulieu
Dalila Dalléas Bouzar
Brassaï
Jared Buckhiester
Marie-Antoine Carême
Enzo Certà
Claire Chesnier
Claude Closky
Mark Cohen
Denise Colomb
Sylvain Couzinet-Jacques
Robert Crumb
Nicolas Dhervillers
Omar Victor Diop
Bela Doka
Claudine Doury
Wang Du
William Eggleston
Georges Fèvre
Gerrit Petrus Fieret
Gladys Wolfram
Nat Finkelstein
Jacques Floret
Robert Frank
Bruno Gadenne
Ferran Garcia-Sevilla
Piero Gilardi
Paul Graham
Bobby Grossman
Harry Gruyaert
Hervé Guibert
Héloïse
Charles Hugo
Peter Hujar
Appelt Izis
Alain Jacquet
Cameron Jamie
Ségolène Haehnsen Kan
Seydou Keïta
Harmony Korine
Germaine Krull
Helmar Lerski
Danielle Levitt
David Lynch
Alen MacWeeney
Bertien van Manen
Didier Marcel
Ari Marcopoulos
Armando Mariño
Simon Martin
Ryan McGinley
Hans Van der Meer
Jonas Mekas
Max B. Miller
Yan Morvan
Igor Moukhine
Jean-Luc Moulène
Wang Ningde
Claude Nori
Abe Odedina
Antoinette Ohannessian
Martin Parr
Anders Petersen
Bernard Plossu
Hervé Priou
Man Ray
Clare Richardson
Albert Rudomine
Adalbert Scheffler
Kura Shomali
Jock Sturges
Claire Tabouret
Auguste Vacquerie
Marcel Vertès
Jacques Vilet
Massimo Vitali
Weegee
Tom Wood
Pierre René Worms
Casimir Zagourski

À propos de La Fab.

La Fab. a ouvert ses portes en janvier 2020 au cœur d'un nouveau Paris, place Jean-Michel Basquiat dans le 13e arrondissement.

Installé dans un immeuble de logements sociaux mixtes dessiné par SOA Architectes, ce nouveau lieu se déploie sur 1 400 m2.

La Fab. accueille deux espaces d'expositions et une librairie, dont l'aménagement a été conçu par agnès b. en collaboration avec l'architecte Augustin Rosensthiel.

Le premier espace qui prend place sur deux niveaux est dédié à la collection d'art contemporain d'agnès b. Il dévoilera deux à trois expositions thématiques par année que nous nommerons saisons.

Depuis son inauguration, deux grandes saisons ont été proposées au public : saison 1 La Hardiesse puis saison 2 Regards hors-champ et paysages.

Après sa création en 1983 rue du jour et vingt ans d'activité rue quincampoix, La Galerie du Jour est désormais installée au premier étage de La Fab.

Cinq expositions par an prendront place dans un espace modulable d'environ 200m2 qui restera en entrée libre pour les visiteurs.

La Galerie poursuit son travail de découverte et de soutien aux artistes français et internationaux.

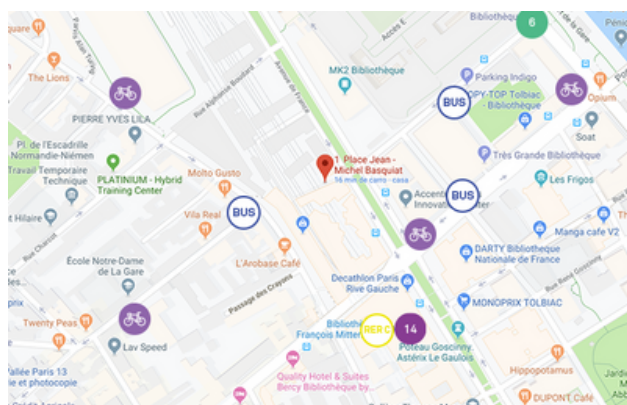
La Librairie du Jour, librairie d'art créée avec la galerie, est installée à l'entrée du lieu. Elle propose en exclusivité l'ensemble des publications réalisées par les éditions de la Galerie du Jour mais aussi une sélection d'éditeurs indépendants.

Un programme de signatures, de conférences et de rencontres viendra rythmer son actualité.

Enfin, La Fab. est également le siège du fonds de dotation agnès b. qui pérennise depuis 2009 les actions sociales, solidaires et environnementales menées par agnès depuis près de 40 ans.

Venir à La Fab.

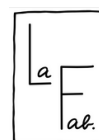
-  **Métro**
Ligne 14
Bibliothèque François Mitterrand
-  **Ligne 6**
Chevaleret
-  **RER**
Ligne C
Bibliothèque François Mitterrand
-  **Bus**
Lignes 25, 61, 62, 71, 89, 325
-  **Vélib**
rue Paul Casals, rue du Chevaleret



Contact Presse

Annie Maurette
presse, fonds de dotation agnès b.
annie.maurette@gmail.com

6, place Jean Michel Basquiat, Paris 13
Mardi-Samedi 11h - 19h
(dernière entrée 18h)



Un nuage qui n'est pas parfait (1)

Un texte de Jean de Loisy à l'occasion de l'exposition « Regards hors- champ et paysages » dans la collection agnès b., septembre 2020

Regarder une œuvre. Ecouter la rumeur qui en émane. Aimer être attiré sur le côté, accéder à la rêverie dans ses marges, se laisser absorber par cette contemplation tout en étant distrait par les associations qu'elle génère.

Les images choisies par agnès b. pour cette exposition exposent l'activité du regardeur et nous rapprochent de l'usage qu'elle-même en fait. Oui, l'usage. Les œuvres demandent à être visitées, explorées, pour que l'imaginaire qu'elles condensent – sans le renfermer jamais – s'ouvre à l'activité vacante de l'esprit. Rien de théorique dans ce propos, ni dans ce qui regroupe ces travaux, surtout pas une intention démonstrative, mais une poussée, un sens qui s'exhale sans insistance de l'ensemble et qui, une fois perçu, ne s'évapore pas.

Réunis là, corps, paysages, visages, sculptures, dessins ou photographies ont en commun d'être des œuvres pensives, c'est à dire qui donnent la sensation qu'une pensée s'y produit, y mature, modifiant peu à peu, non pas l'apparence, mais la puissance évocatrice de l'image. Une brèche en elle déclot le cadrage et entraîne l'esprit du regardeur. Deux échappées ont lieu, celle du sujet dépeint dont l'attention dirigée au-delà de l'image a été signifiée par l'artiste et, en miroir, celle du regardeur qui par dérive, association, connotation, laisse progresser sa rêverie hors des objets. Le hors-champ exactement.

En regardant le portrait de maquisard par Izis par exemple, chacun, le regardeur, le photographe et le modèle, est absorbé par les suggestions que la situation fait naître : Izis en cadrant ce visage pourrait penser à sa capture un an plus tôt par les nazis et aux risques pris par ces résistants qui l'ont libéré et arraché à la torture. Le maquisard portraituré, basculé par le cadrage, l'œil gauche rougi par la veille, le regard perdu vers le bas de la photo, se remémore peut-être les embuscades, la peur, les camarades, et nous qui regardons, nous imaginons les odeurs du maquis, la nuit dangereuse, le groupe, l'émulation, ou seulement la vie, la famille, l'éventuelle mort prochaine de ce clandestin. Oui, trois songeries conjuguées qui apportent à l'image une foule de pensées qui nous encerclent.

Ce charme, au sens magique de sortilège, qui se produit dans cette conjugaison est une caractéristique de plusieurs des œuvres retenues par agnès b. et pourquoi ne pas choisir le kid par Godlis pour le vérifier ?

Qui étais-tu jeune ado si seul et rêveur dans la nuit humide de Bowery, les traits miraculeux soulignés par les ombres des réverbères ? Image rimbaldienne capturée à la sortie du fameux CBGB où apparut le Punk.

Tête gracieuse de gyrovague emplie encore du son des Ramones, de Blondie ou des Sex Pistols. Tu es Chris Parker et tu ne sais pas encore que Jarmush te fera jouer ton propre rôle, ta propre dérive dans son premier film en 1980. Tu ne sais pas que Godlis te voyant dans cette lumière de film noir pense aux images de Brassai la nuit. Tu es juste là fragile, songeur, pas d'école, pas de job, pas de piaule, tu ne regardes pas l'objectif et tu as la grâce. Quand Godlis photographie la silhouette angélique de Chris Parker, le Punk naissant rempli de grimaces rageuses et de sons rauques comble le vide laissé par le Rock vieillissant. Agnès aime accompagner ou célébrer les histoires qui commencent, celle d'un mouvement qu'elle perçoit et dont elle sait la promesse, ou celle d'une vie jeune, au moment périlleux où l'audace, l'impétuosité, la liberté et le hasard, la vulnérabilité se mêlent. On ne sait alors pas quel sera l'état de la houle qu'il va falloir affronter ni si la carène va tenir pour ouvrir la vague... comme le montre ce collage anonyme de 2011 qui l'exprime si directement. Une tête d'enfant détournée dont les deux côtés sont séparés par une étrave photographiée en contreplongée et qui fend le marbre de la mer. Qui a pu faire ce collage beau et fruste qui ressemble au vœu talismanique que pourrait fabriquer une mère pour protéger son fils de la phrase terrifiante de Musil dans *L'Homme sans qualités* ? : « Il n'est pas de plus bel exemple de l'inéluctable que celui que nous offre un jeune homme doué se rétrécissant pour entrer dans la peau d'un vieil homme quelconque ; sans intervention du Destin, par le simple ratatinement auquel il était voué ! » (2)

Ces vies jeunes, confrontées à l'existence qu'elles abordent avec génie, hardiesse, inconscience, en train de la brûler ou de l'ensemencer, ont leurs visages réunis dans cette exposition. Le visage de Gide déjà séducteur dandy convaincu de son talent qui joue l'aisance adressant à l'objectif un regard aguicheur, ou le jeune homme en équilibre sur le muret de Léonard Bourgois-Beaulieu, cheveux à la diable qui regarde ailleurs, prêt à l'aventure. On le dirait préparé à suivre les pas de Kerouac, à sauter dans un camion ou une limousine de passage sur la route interminable ponctuée d'aventures et de musique, d'infortunes et de bonnes fortunes. Que vivront les baigneurs pré-adolescents de Moscou, photographiés par Claudine Doury, appuyés sans joie à la rambarde d'un pont ? Qu'offrira la vie au même de Sarcelles boudeur, torse nu, les mains dans les poches, les groles délacées, photographié par Denis Dailleux ? Ou au garçon de Cuernavaca étrangement élégant et faussement sûr de lui, surpris par le flash et l'appareil tenu à bout de bras de Marc Cohen qui lui vole une image et lui, gosse habillé comme un homme, lançant un regard en coin au photographe comme pour signifier qu'on ne la lui fait pas et qu'il en faudrait plus pour l'impressionner ?

Le hors-champ a comme effet de créer un vide psychique dans l'image. Cette vacance, cet espace disponible abandonné au regardeur l'est par une apparente insouciance du sujet. Il ne s'intéresse pas à nous et ainsi nous permet de l'observer tandis qu'il se défait, désinvolte, du souci de notre regard. Ainsi, Vincent est une image simple capturée sans calcul apparent par Hervé Guibert dont son amour tragique lui inspira le livre écrit en 1982, *Fou de Vincent*. Le sujet allume notre attention par son indifférence, Vincent est à peine là, son esprit flotte, lointain, et s'il glisse sur l'image, par l'effet des photons qui s'y écrasent, ce n'est en aucun cas du fait de sa volonté, ni d'un désir d'apparaître, mais par un abandon confiant au photographe. Ce détachement a un nom qui eut une importance considérable dans l'histoire de la peinture et du comportement à la Renaissance, c'est la *sprezzatura*, la nonchalance apparente, vertu qui devait, selon Balthazar Castiglione l'auteur en 1528 d'*Il Libro del Cortegiano*, ne pas paraître calculée et définir la *bella negligenza* de l'homme de cour. C'est cette *sprezzatura* qui caractérise l'attitude lointaine de l'énigmatique Homme au gant du Titien lui aussi désinvolte, inattentif, mélancolique. Vincent meurt en sautant du troisième étage avec un peignoir de bain en guise de parachute. Trop de speed, trop d'alcool. Hervé Guibert disparaît à son tour, malade, à 36 ans.

(2) Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, Tome 1, 1930

L'une après l'autre, ces images qu'on devrait continuer à énumérer font un film sur la vie hasardeuse, la chance, la grâce, l'éclat des vies météores, lumineuses ou sombres. Les photos pensent ces existences vacillantes et nous tendent l'ardoise. Au lieu de les accrocher sur une cimaise, on peut les prendre et les appuyer sur nos joues du même geste compassionnel que celui de Laurence Olivier jouant Hamlet en 1948. Ces images sont en effet comme le crâne de Yorrick, et de chacune on pourrait dire :

« C'était un garçon d'une fantaisie prodigieuse (...). Où sont tes plaisanteries maintenant Yorick ? Tes

gambades, tes chansons, tes éclairs de gaieté dont hurlait de rire toute la table ? Aucune aujourd'hui pour moquer ta propre grimace ? » (3)

Mais dans le panthéon de l'exposition, toujours dans le tourment, vivant au-delà des incertitudes du destin, comme des anges advenus qui se distinguent au milieu des autres personnages, figures qui veillent, compagnons essentiels, ce sont les artistes : Gide, écrivain dandy posant façon Oscar Wilde, Antonin Artaud, le visage sculpté par ses nerfs, photographié l'année même de l'enregistrement décisif de « Pour en finir avec le jugement de Dieu », Picabia à Juan les Pins, séducteur dépressif, Marcel Duchamp, le bras tendu vers le photographe comme pour imposer la distance, et l'image embellie encore par le hasard d'un accident sur le négatif qui dû l'enchanter. César, torse nu dans l'atelier, ou encore le couple splendide et autodestructeur Romain Gary et Jean Seberg, et d'autres. Passion, création, calcination, élégance.

Cette exposition est un film, chaque image est mobilisée par les mouvements psychiques qu'elle engendre, chaque visage ou paysage est une histoire. Jonas Mekas, bolex en main aurait su faire crépiter ces vies grâce aux six yeux de l'autoportrait de 1996 qu'il a su superposer dans l'image pour se définir. Il n'est plus là, alors remettons ce projet à la liberté inspirée

d'Harmony Korine qui, quand il préparait Gummo en 1997, rêvait « d'images qui tombaient du ciel dans toutes les directions, comme des photos qui n'auraient jamais été prises et qui produiraient pour certaines un sentiment de malaise ou de confusion ou de transcendance, voire de perplexité, d'excitation ou d'humour et tout cela sans répit, en s'enchaînant très vite jusqu'au non-sens ou à l'incohérence, accueillie avec plaisir ». (4)

Cette exposition est un paysage. Le mot pas très ancien, trois siècles au plus, vient de pagus, ce petit territoire aimé qu'on embrasse du regard. S'y discernent les actions des humains qu'on a connus ou qu'on aurait aimé connaître ou qu'on ne connaîtra jamais mais qu'on devine par les traces qu'ils ont laissées. La relation au paysage familier est teintée d'affectivité comme l'est la collection d'agnès b. Mais, plus que la racine du mot, c'est le suffixe qui fait exposition : ce « age » que l'on retrouve dans ramage, feuillage, plumage et qui désigne un groupe d'éléments qui, rassemblés, forment un ensemble. Cette exposition en est un, précis car articulé sur ces questions du regard mais aussi flou car il garde une thermodynamique, une énergie désordonnée en mouvement avec des possibilités de croissance, des modifications de formes comme une vapeur ou un nuage, comme le nuage que justement Closky photographia sur fond de ciel bête et bleu en 1995 et sur lequel il écrivit avec sa délicieuse poésie absurde : Un nuage qui n'est pas parfait. Une collection libre et puissante comme un nuage qui se moque des frontières et des canons esthétiques, une collection qui heureusement n'est ni parfaite ni complète mais que nous aimons car comme l'écrit Baudelaire : « J'aime les nuages... les nuages qui passent... là-bas...là-bas...les merveilleux nuages! » (5)

(3) William Shakespeare, Hamlet, 1603

(4) Harmony Korine, entretien à l'occasion de sa rétrospective au Centre Pompidou en octobre 2017

(5) Charles Baudelaire, Petits poèmes en prose, 1869